



Lettre d'information n° 89 du 14 juillet 2019 p2/2

www.laramonda.com

Le sureau

Extrait provisoire de « Arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara », C. Mérigot

Il était là-bas au fond du jardin, à l'angle. Il poussait comme il voulait, en silence, n'ayant d'autre occupation que d'admirer le paysage alentour : la garrigue empierrée de la montagne proche, d'où les sangliers descendent la nuit, par des sentes cachées sous la broussaille, pour glaner dans les champs, les fruits du travail des hommes. Il avait sur sa tête l'immense ciel et le seul changement qu'il pouvait voir au cours de la journée, sans parler de la visite des oiseaux, c'était cela : ce ciel qui, tandis que la terre tournait, renouvelait sa couleur, du noir profond constellé de points d'or, la nuit, jusqu'au bleu, comme chauffé, de la fin de matinée ou, vers le soir, le bleu pâle, ourlé de rose, déjà teinté de gris. Lui, c'était le sureau que j'aimais. Ici on l'appelle saúco en espagnol ou sabuquero en aragonais.



J'en parle au passé : on l'a coupé. On ne l'apprécie plus. Ce qu'il offre à l'homme, généreusement, est passé de mode ou trop discret. Ou bien peut-être, on ne le comprend plus. Lui et ses frères, on les arrache, on ne sait qu'en faire, ses fruits, trop petits pour être calibrés par l'industrie, tachent nos belles voitures, son bois ne brûle pas ou si peu, se casse, on n'en fait ni chaises ni armoires. Il est devenu presque un nuisible. Oui, les temps changent !

Quand je pense à lui, j'ai un peu de peine, il m'a donné bien des joies et des plaisirs. Comme je suis un homme, un prédateur donc, je m'en suis nourri. Il ne m'en a pas voulu, et chaque année, à la fin du printemps, comme on fête un anniversaire, il m'offrait des fleurs. Celui qui n'a pas respiré l'odeur de ses grappes fraîches ne sait pas ce que veut dire « parfum subtil », celui qui n'a pas tenté de définir leur couleur – entre le jeune ivoire et le lait crémeux, ne parlera que de blanc cassé, comme on casse un jouet. De ces petits bouquets fragiles, j'ajoutai quelques fleurs dans la pâte à crêpe et leur goût en devenait bien délicat. Elles remplaçaient en mieux, les gouttes de la fleur d'oranger industrielle. Ou bien, prenant par le pétiole l'un de ces parapluies que forme la grappe, j'en faisais un beignet. Certes, on connaît les beignets de bourrache, la courgette ou l'acacia, mais le sureau...! Je ne cueillais pas tout, et lui laissais bien des grappes pour que l'été arrivant il me propose ses fruits. J'en faisais de la gelée. Allez, il n'est plus là, pas de nostalgie ! Mais, quand je pense à tous les cadeaux de mon ami le sureau, des cadeaux qu'on aurait cru venus d'une épicerie fine : la limonade, le sirop, le vinaigre parfumé, la pâte de fruits... Alors, j'avais envie de partager. Déjà au printemps, les abeilles venaient elles aussi participer à la fête généreuse de ses fleurs. Mais comme il poussait bien haut, leur part était céleste et la mienne terrestre, je ne me serais pas risqué à grimper dans cet arbre fragile et je souris en pensant au copiste étourdi du Moyen-âge qui a imaginé Judas pendu à un sureau : il ne devait pas trop s'appliquer et a pris un arbre pour un autre ! Pour les suicides aussi, l'ami sureau rend service : il ne supporterait pas le poids d'un homme. Bourreau, va voir ailleurs !

Après les abeilles, c'était au tour des oiseaux, qui l'appréciaient autant que moi, tout là-haut où l'on ne grimpe pas. Sa frondaison, c'est un peu leur paradis. Monique, de la chambre, un livre à la main, et les jumelles proches, les observait : un couple de rouges-queues venait ainsi plusieurs années de suite bambocher à chaque grappe. On aurait dit qu'ils s'enivraient de plaisir. Et puis entre ses branches une mère fauvette donnait à ses deux petits une leçon de vol : elle se posait sur un rameau, et les deux oisillons, en piaillant, la rejoignaient bien vite. Alors, elle se perchait un peu plus loin et les pilotes apprentis, après quelques hésitations, la suivaient.

Ils n'étaient pas les seuls à faire leurs premières armes près du sureau. Fernando, me l'avouait, il avait comme moi, gamin, construit des sarbacanes avec ses branches. Savoir que tous les deux nous avons été, autrefois, de jeunes indiens, ça rapproche. C'est vrai, cet arbre-là fut peut-être l'un des plus anciens amis de l'homme. Les Celtes qui l'aimaient, avaient donné son nom au dernier mois de leur calendrier. Et dans chaque jardin bien tenu, on en laissait un. Car ce n'est pas d'hier, pas même d'avant-hier, qu'on a découvert ses autres bienfaits : s'il est une fête pour les abeilles et les passereaux, il chasse les mulots, les campagnols, les taupes, les mouches, les punaises, les moustiques... et ses feuilles forment un engrais et un insecticide puissants. Il aime l'homme et le protège tant qu'il peut. Et tout cela il le fait sans qu'on le lui demande, sans qu'on s'occupe de lui, c'est son travail, il le fait sans mot dire (le contraire serait étonnant), sans rien exiger.

Voilà, il est coupé. Le village s'organise, entre dans une époque de progrès, ce dont on n'a plus l'usage, dans la civilisation moderne, on le jette, on organise la nature comme on organise son chez-soi : le plus près possible d'un modèle d'ordre et d'efficacité. On en chasse les abeilles – le miel se vend en pot -, les oiseaux – les bombes de produits chimiques ont une action plus immédiate contre les moustiques -, les arbres qui sont trop bisounours. On veut du solide et de l'évident.

Moi je le regrette. Ami sureau, dis, quand reviendras-tu ?

Charles Mérigot, tous droits réservés, (à suivre)

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Les éditions de la ramonda, SARL, 3 allée Marie Laurent, 75020, Paris RCS 492 793 195 www.laramonda.com